



— Vous êtes le capitaine de ce navire,
sans doute ?....

(Page 1551).

C. I.

LIVRAISON 205.



CHAPITRE CCXXIX.

UN PLAN INFERNAL.

Dubois était resté dans le salon du rez-de-chaussée avec Alkmaar, Estralba et la Polonaise.

Celle-ci paraissait très contente et riait des cris et des lamentations des jeunes filles qui avaient été enfermées dans leurs chambres respectives.

— Nous entendons le même concert à toute les nouvelles arrivées, disait-elle. Nous y sommes habitués... Cela dure habituellement trois jours, après quoi elles se tiennent toutes tranquilles...

— Oui, répondit Estralba. On réussit très bien à les rendre douces comme des agneaux... Jamais nous n'avons eu d'ennuis sérieux avec aucune de nos pensionnaires.

— C'est une excellente affaire, dit Alkmaar qui buvait l'un après l'autre des petits verres de cognac. Tu ne pourrais pas t'imaginer l'impatience avec laquelle nous attendions ton arrivée. Dans quelques jours la maison regorgera de clients...

Espérons lui répondit le Portugais. Nous avons besoin de gagner de l'argent parce que les affaires n'ont pas trop bien marché ces temps derniers. Nous sommes trop surveillés et nous ne pouvons plus nous risquer à

effectuer de grands transports... C'est bien ennuyeux, parce que si nous pouvions faire les choses en grand, nous pourrions gagner des millions...

Puis, après une courte pause, il se pencha vers Dubois et lui demanda :

— Qu'as-tu donc ? Pourquoi prends-tu cet air triste et pensif ?

L'espion prit son verre et le vida d'un trait.

— Je me sens terriblement nerveux, répondit-il.

— Je comprends cela, intervint Alkmaar, — parce que cette affaire avec la Française ne me plait pas du tout... Je crains que cette femme là va nous attirer des histoires !

Estralba haussa les épaules et dit avec un air indifférent :

— Quelle idée !... Vous verrez qu'elle deviendra docile comme les autres !

— Je ne le crois pas, parce qu'elle a un tout autre caractère que les autres, répondit Dubois, toujours pensif.

— Alors, pourquoi me l'as-tu offerte ?

— Je croyais que la chose serait plus simple...

— Tu savais pourtant ce que cela signifie que de remettre une femme entre mes mains ! s'exclama Estralba sur un ton irrité. Mes pensionnaires peuvent mener une vie de princesses, mais elles sont prisonnières et elles doivent se conformer aux règles de la maison...

— Je crois que nous aurions bien fait de laisser partir cette Parisienne ! s'exclama la Polonaise. Moi aussi je crains que nous n'arrivions pas à la dompter.

— Nous pourrions peut-être avoir recours à une ruse par exemple renoncer à la garder dans la maison et lui procurer un engagement comme nous le lui avons promis...

Ces paroles de Alkmaar causèrent une grande stu-

péfaction à son complice qui ne s'était pas attendu à une telle éventualité.

— Que voudrais-tu faire ?

— Je voudrais lui procurer un engagement, parce que je suis certain que, d'une façon ou d'une autre, elle viendra quand même finir dans notre maison... Il ne faut pas croire qu'elle soit tellement différente des autres après tout...

Estralba était très nerveux et son visage avait pris une expression tellement cynique que Dubois lui-même commençait à éprouver un sentiment de répugnance vis-à-vis de cet homme.

— Je n'ai nullement l'intention de laisser fuir cette Amy Nabot, dit-il après un moment de silence, — parce qu'elle est trop belle et qu'elle pourrait nous faire faire d'excellentes affaires...

— Elle ne fuira pas, soyez tranquille... Il nous suffira de la confier à notre ami Besançon qui est intéressé dans nos affaires.... Après qu'elle sera apparue en scène deux ou trois fois elle sera convaincue de ce que nous n'avions pas du tout l'intention de la tromper...

Estralba hocha la tête.

— Crois-tu donc qu'elle soit naïve à se point-là ? fit-il. Tu peux être sûr de ce qu'elle s'empressera de prendre la fuite et de retourner dans son pays dès qu'elle aura un moment de liberté.

— Cela ne lui serait pas tellement facile, car, pour prendre la fuite, il faudrait tout d'abord qu'elle ait de l'argent et, maintenant, elle ne possède plus un centime... Je voudrais plutôt proposer un autre plan...

La polonaise se mit à rire.

— Tu as toujours de nouveaux plans à proposer, Alkmaar ! s'exclama-t-elle.

Celui que je vais vous proposer maintenant est certainement intéressant...

Estralba et sa compagne se disposèrent à écouter avec attention et Dubois aussi regardait attentivement Alkmaar.

Ce dernier se tourna vers l'espion et lui dit :

— Il faudra que tu joue ton rôle avec habileté. Dubois... Tu devras trouver le moyen de faire croire à Amy Nabot que tu as été pris dans un piège toi aussi et, comme elle est extrêmement inquiète de l'avenir, tu lui proposeras de fuir avec elle...

— L'idée est excellente, parce que, de cette façon, elle ne pourra plus se méfier de toi et elle croira que tu es vraiment son ami...

Le projet avait rencontré une approbation unanime et l'on commença de discuter les détails du nouveau plan.

Une heure plus tard, Dubois pénétra dans la chambre d'Amy Nabot qui s'élança vers lui comme une furie et le saisit par les épaules en hurlant :

— Canaille !... Bandit !... Tu mériterais que je t'étrangle !

Dubois lui prit les mains et la maintint fermement.

— Tu ne mériterais vraiment pas que je fasse quelque chose pour toi, lui-dit-il. Et pourtant, je suis venu avec l'intention de t'aider...

— Crois-tu donc que tu vas réussir à me tromper encore une fois ?... Je te connais, misérable ! s'écria l'aventurière.

— Si tu étais un peu plus intelligente, tu te serais déjà aperçue de ce que nous sommes tombés tous les deux dans le même piège.

Amy Nabot se mit à le regarder avec un air stupéfait.

— Que veux tu dire ? demanda-t-elle.

— Que je suis peut-être dans une situation encore plus critique que toi.

Il y eut un instant de silence.

— Tu es dans une situation plus critique que moi ? dit Amy Nabot avec un air de doute. De quelle façon ?

— J'étais absolument convaincu de ce que le Portugais était réellement un directeur de tournées artistiques et ce n'est que maintenant que je viens de m'apercevoir de ce que je m'étais trompé...

Amy Nabot s'avança d'un pas et, regardant fixement l'espion ; elle lui demanda :

— Est-ce bien la vérité que tu me dis ?

Dubois laissa échapper un soupir.

— Même si je te le jurais, tu ne me croirais pas, n'est-ce pas ? Tu n'as aucune confiance en moi et je commettrais sans doute une nouvelle folie si je t'emmenais avec moi. Je vais donc tenter de fuir seul... Ça me sera bien plus facile...

L'aventurière le saisit par un bras et glapit :

— Tu veux fuir, toi ? Tu veux fuir de cette maison ?

— Parfaitement... Je n'étais qu'un pauvre imbécile sentimental quand j'ai songé à fuir avec toi... Tu ne mérites aucune sympathie et j'aurais bien tort d'avoir pitié de toi.. :

Amy Nabot, qui était dans un état de surexcitation qui ne lui permettait même pas de raisonner, jeta soudain ses bras autour du cou du misérable :

— Dubois ! s'exclama-t-elle. S'il est vrai que tu es mon ami, tu dois m'aider à fuir de cette maudite maison !... Je reconnais que j'ai été méchante avec toi et que je t'ai traité fort mal... Mais c'était de ta faute parce que tu as été mauvais collègue.

— Mon Dieu !... Tu sais très bien qu'à ce moment là j'avais le couteau sur la gorge !... Tu sais aussi que si la situation n'avait pas été aussi désespérée, je n'aurais jamais consenti à partir avec Estralba... Il me semblait que cet engagement nous aurait aidé à passer cette pé-

riode difficile et que nous aurions pu ensuite rentrer dans notre pays sans aucune difficulté... Mais j'ai constaté maintenant que j'avais commis une lamentable erreur...

Mais crois-tu qu'il serait possible de fuir de cette maison ?

— J'ai déjà découvert une petite porte par laquelle nous pourrions sortir sans que personne ne s'en aperçoive.

— Alors, partons vite... Ne perdons pas de temps...

Dubois fixait sur Amy Nabot un regard pénétrant et interrogateur.

— Es-tu prête à m'accorder ce que je désire ? lui demanda-t-il.

— Oui, oui ! s'exclama l'aventurière.

— Eh bien, prépare-toi... Dans une heure, tout le monde sera couché et je reviendrai te chercher...

— Et où irons-nous ?

Dubois haussa les épaules.

— Je n'en sais rien moi-même, répondit-il.

— Ça n'a pas d'importance, dit Amy Nabot. L'essentiel est de sortir d'ici...

Quelques instants plus tard, l'espion sortit de la chambre d'Amy Nabot.

Comme il l'avait promis il revint au bout d'une heure

— Es-tu bien sûr de ce que personne ne pourra nous voir ? demanda l'aventurière.

— Il n'y a aucun danger. Alkmaar et Estralba n'ont pas cessé de boire de toute la soirée et ils sont complètement ivres... Le personnel de service est allé se coucher et j'ai réussi à m'emparer de la clef de la petite porte de derrière.. Ne crains rien... Je sais ce que je fais... Viens vite...

Tous deux sortirent de la pièce et s'engagèrent dans le corridor en marchant sur la pointe des pieds.

Au moindre bruit qu'elle entendait, l'aventurière sur-

sautait d'épouvante et Dubois s'amusait secrètement de ses craintes.

Quand ils se trouvèrent dans la rue, Amy Nabot s'accrocha au bras du misérable et se serra nerveusement contre lui.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— N'importe où ! répondit Dubois qui, après avoir fait quelques pas, se mit à regarder autour de lui comme s'il avait voulu s'orienter.

Il faisait semblant de ne pas savoir de quel côté se diriger mais, en réalité, Estralba et Alkmaar l'avaient minutieusement renseigné au sujet de la direction qu'il devait prendre. Il voulait seulement convaincre Amy Nabot de ce qu'il s'agissait réellement d'une fuite audacieuse.

Marchant d'un pas incertain et regardant continuellement autour d'eux, ils parvinrent à une grande place où s'élevait une magnifique mosquée.

Au milieu de cette place stationnaient quelques fiacres dont les cochers étaient endormis. Dubois saisit l'un d'eux par le bras et le secoua pour le réveiller.

— Vite, à la gare, ordonna-t-il.

Aidée de l'espion, Amy Nabot monta dans le véhicule et se laissa tomber sur la banquette, haletante de fatigue et d'émotion. Ses nerfs étaient tellement tendus qu'elle ne parvenait pas à prononcer une parole.

Ce ne fut que quand ils furent entrés dans le buffet de la gare pour prendre une tasse de café qu'elle se tourna vers son compagnon pour lui demander :

— Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

— Demain je me renseignerai pour savoir quels sont les navires en partance, répondit l'espion.

Amy Nabot laissa échapper un soupir.

— Je ne me sentirai tranquille que quand je serai à bord du bateau, dit-elle. Je crains qu'Estralba ne s'aperçoive de notre fuite d'un moment à l'autre.

Dubois fixa sur elle un regard étrange, puis il murmura :

— Excuse-moi si je te pose cette question, mais as-tu assez d'argent pour prendre les billets ?

— Moi ? s'écria Amy Nabet. Je ne possède plus rien ! Et toi ?

L'espion eût un rire cynique et répondit :

— Moi non plus !

— Comment ? Mais quand nous étions à Vienne tu as pourtant reçu de Howorka une somme importante qui devait nous servir pour la fuite et il n'est pas possible que tu aies tout dépensé...

— Non, mais pour plus de sécurité, j'ai laissé cet argent à Genève, parce qu'Estralba s'était engagé à payer tous les frais du voyage et à nous rétribuer largement.

— Mon Dieu !... Comment allons-nous nous arranger maintenant ?

— Je n'en sais rien !

— Adressons-nous aux autorités pour demander de l'aide...

Dubois sursauta comme s'il avait été piqué par un scorpion.

— Que dis-tu ? s'exclama-t-il. Tu voudrais commettre une pareille imprudence ? Personne ne doit savoir que nous sommes ici !

— Mais pour quelle raison serait-il dangereux de nous adresser aux autorités ? Nous sommes ici dans un pays de protectorat français.. Qu'avons-nous à craindre des autorités françaises ?

— Crois-moi, il vaut mieux que nous restions cachés. Mais il faut absolument que nous puissions partir !

— Sans argent, ce n'est pas possible... Il faudra que nous réfléchissions... Dès que le jour sera levé, nous nous rendrons dans un hôtel et nous nous reposerons un peu. Nous en avons grand besoin, parce que dans l'état où

nous sommes, nous ne saurions rien faire de bon.. Je suis terriblement fatigué et j'ai besoin de dormir.

— Mais comment allons-nous faire pour nous procurer de l'argent ?

— Nous allons télégraphier à tes amis Henry et Esterhazy pour leur demander de t'en envoyer.

— Ce n'est pas une mauvaise idée.. S'ils nous envoient chacun un mandat télégraphique, nous les recevrons le jour suivant et nous partirons tout de suite pour l'Espagne, le Portugal ou l'Angleterre, n'importe quel pays où nous ne pourrons pas avoir d'ennuis





CHAPITRE CCXXX.

UN HOMME DE CŒUR.

— Levez-vous !

Alfred Dreyfus se leva avec peine, obéissant à l'ordre de la sentinelle.

Une autre nuit venait de s'écouler, une nuit d'insomnie que le pauvre martyr avait passée à se tourner et à se retourner sur sa dure couchette sans pouvoir trouver de repos.

— Nettoyez vite votre cellule, lui dit le soldat. Vous allez avoir des visites aujourd'hui..

— Des visites ?

— Oui. L'inspecteur de l'île veut vous voir... Dépêchez-vous et que tout soit bien en ordre...

Le prisonnier se mit à faire sa toilette puis balaya sa cellule comme il devait le faire chaque matin. Ce n'était pas un bien grand travail, mais ça le fatiguait quand même énormément en raison de l'état de faiblesse où il se trouvait.

Quand il eut terminé, il se laissa tomber sur un escabeau, respirant péniblement. Puis après un instant de repos, il fit son lit et acheva de mettre tout en ordre.

Malgré l'heure matinale, la chaleur était déjà acca-

blante et le malheureux sentait venir un accès de fièvre comme il en avait presque tous les jours.

Les autres prisonniers recevaient des soins quand ils étaient malades, mais à lui, on ne voulait même pas donner un peu de quinine pour calmer la fièvre dont il souffrait horriblement.

Combien de temps pourrait-il encore résister à un pareil supplice ?

Bientôt, ne se sentant plus la force de se tenir debout ni assis, il s'étendit sur sa couchette. Mais dès que le gardien s'en aperçut il s'exclama :

— Levez-vous tout de suite !... Vous ne devez pas rester couché... Vous le savez bien !

— Laissez-moi tranquille ! Ne voyez-vous pas que je souffre ?

— Levez-vous et ne discutez pas.. Si vous n'obéissez pas, vous serez puni...

— Ça m'est égal.. De quelque façon qu'on me punisse, je ne pourrais certainement pas souffrir plus que je souffre maintenant...

— Je ne veux pas discuter avec vous... Levez-vous...

Alfred Dreyfus se leva.

À ce moment, on frappa à la porte extérieure et la sentinelle s'en fut ouvrir.

C'était l'inspecteur de l'île.

Alfred Dreyfus salua.

— Bonjour ! lui dit familièrement l'inspecteur. Restez assis car il me semble que vous n'êtes pas en très bonne santé... D'ailleurs, le médecin m'a dit l'autre jour que vous étiez malade... Allez-vous un peu mieux maintenant ?

— Comment pourrai-je aller mieux, Monsieur le commandant ?

— Oui.. Je comprends... La grande chaleur, n'est-ce pas ?... Le climat ici est absolument insupportable...

Moi aussi, j'en souffre, de même que tous ceux qui sont obligés de vivre dans cette île...

— Pour moi, il ne s'agit pas seulement du climat...

— Evidemment... C'est surtout la dépression morale, n'est-ce pas ?

— Précisément... On dit qu'il vaut mieux souffrir que d'être coupable... Mais croyez bien que c'est justement cette certitude de mon innocence absolue et de mon injuste condamnation qui me torture au point de me faire perdre la raison.

— Si vous êtes vraiment innocent je comprends assez bien cela, parce que je m'imagine ce que je souffrirais moi-même si j'étais à votre place.

— Je vous jure que je suis innocent.

— Je sais que vous l'avez toujours affirmé..... Mais vos juges devaient certainement être d'un avis contraire.

— Ceci est une erreur... Mes juges étaient tout aussi persuadés de mon innocence que je le suis moi-même, mais ils ont dû me condamner pour obéir aux ordres qu'ils avaient reçus.....

— Aux ordres de qui ?

— Des personnages haut placés qui voulaient protéger ceux qui avaient excités le peuple contre moi... Si les juges avaient pu agir selon leur conscience, ils m'auraient certainement absous.....

— N'avez-vous pas introduit une instance pour la révision de votre procès ?

— Si... Mais elle a été rejetée.....

— Essayez encore une fois.....

— M'accorderiez-vous l'autorisation de rédiger une nouvelle demande et vous chargeriez-vous de la faire parvenir à destination ?

— Oui, parce que je voudrais vous aider à vous réhabiliter, si vous êtes réellement innocent, comme vous n'avez pas cessé de l'affirmer. N'ayant pas assisté à votre

procès, je ne puis me former une opinion personnelle, mais.....

L'inspecteur s'arrêta, comme s'il craignait d'en avoir déjà trop dit.

Alfred Dreyfus insista :

— Mais ? fit-il.

— Rien..... Je ne peux pas parler.....

— Ne me laissez pas dans l'incertitude, Monsieur le commandant... Dites-moi si en France on commence à croire à mon innocence et si l'on parle d'une révision éventuelle de mon procès ?

— Non, certainement pas...

— Et alors ?

— Ne m'en demandez pas davantage, car je vous répète que je ne suis pas libre de parler.....

— Donnez-moi au moins un peu d'espoir... Faites-moi reprendre courage... Une parole de vous peut éclairer les ténèbres de mon existence... Dites-moi que mes espérances ne sont pas vaines et je retrouverai sans doute le courage de résister jusqu'au jour, jusqu'à l'heure où je pourrai revoir ma femme et mes enfants.

Le commandant était très ému et il était presque sur le point de céder à l'impulsion de son cœur et de dire au malheureux prisonnier que le colonel Esterhazy avait été arrêté sous l'inculpation de haute trahison. Mais il n'avait pas le droit de parler.

— Rédigez un nouveau recours, dit-il. Adressez-vous au président du conseil et exigez qu'on vous rende justice.

— Croyez-vous que j'obtiendrai un résultat ?

Le commandant ne répondit pas.

— Etes-vous satisfait de la nourriture ? s'enquit-il.

Le prisonnier eut un rire amer.

— De la nourriture ? répéta-t'il avec un air mélancolique. Mieux vaut ne pas en parler... Depuis que je suis ici, je ne vis guère que de pain et d'eau !

— Eh bien, je me chargerai de vous faire avoir une nourriture plus convenable... J'en parlerai au directeur. Et à part cela, quelles réclamations auriez-vous encore à faire ?

— Je voudrais qu'on me donne de quoi lire...

— Des livres ?

— Des livres et aussi des journaux, si possible...

— Et que désireriez-vous encore ?

— Pouvoir aller prendre l'air de temps à autre, ne pas devoir rester constamment dans cette cellule où je suffoque.....

— Très bien... Je ferai tout mon possible pour vous donner satisfaction.....

Quelques instants après, l'inspecteur se retira. Dans l'après-midi du même jour, un gardien-chef pénétra dans l'antichambre de la prison d'Alfred Dreyfus. Le capitaine put le voir à travers les barreaux de la grille et il l'entendit dire en ouvrant une caisse qu'il avait apportée :

— Tout ceci est pour le prisonnier, de la part de Monsieur l'inspecteur.....

Et il retira de la caisse plusieurs boîtes de lait condensé ainsi que d'autres conserves, quelques livres et un paquet de journaux.

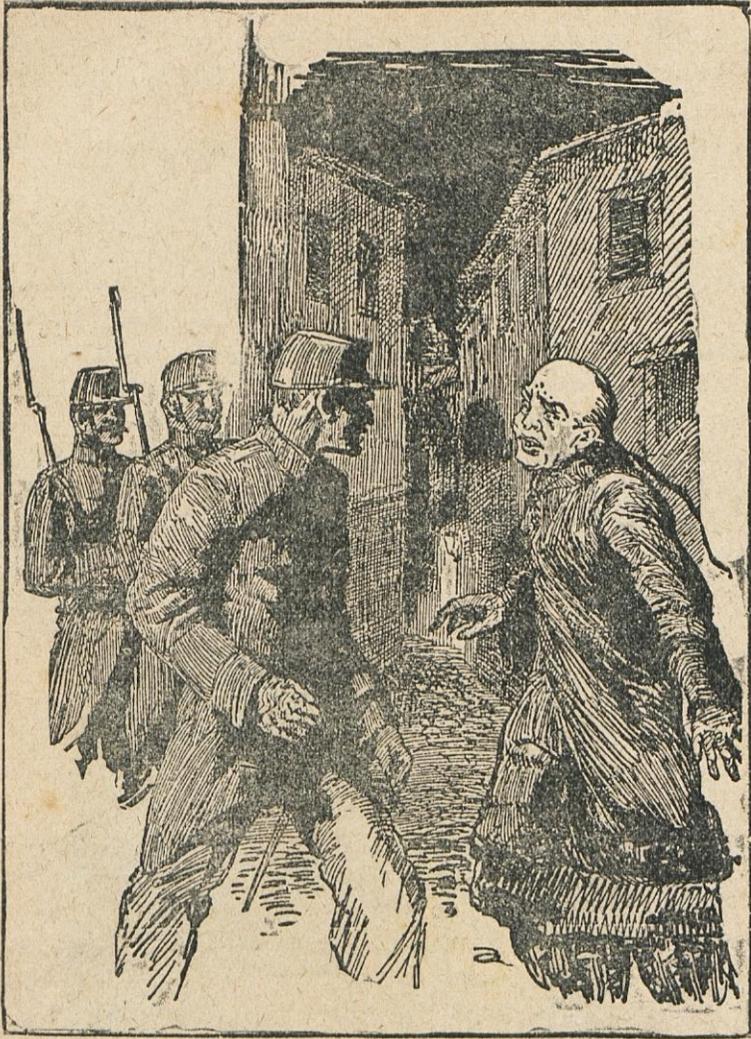
— Il n'a pas besoin de tout cela ! s'exclama le soldat de garde. Je pourrais bien commencer par me servir moi-même, je suppose ?

— Je vous ordonne d'obéir ! dit le gardien-chef. Si vous ne voulez pas, vous le payerez cher !... Allons, vite !

À contre cœur, le soldat prit ce que l'autre venait d'apporter et il s'en fut le remettre au prisonnier.

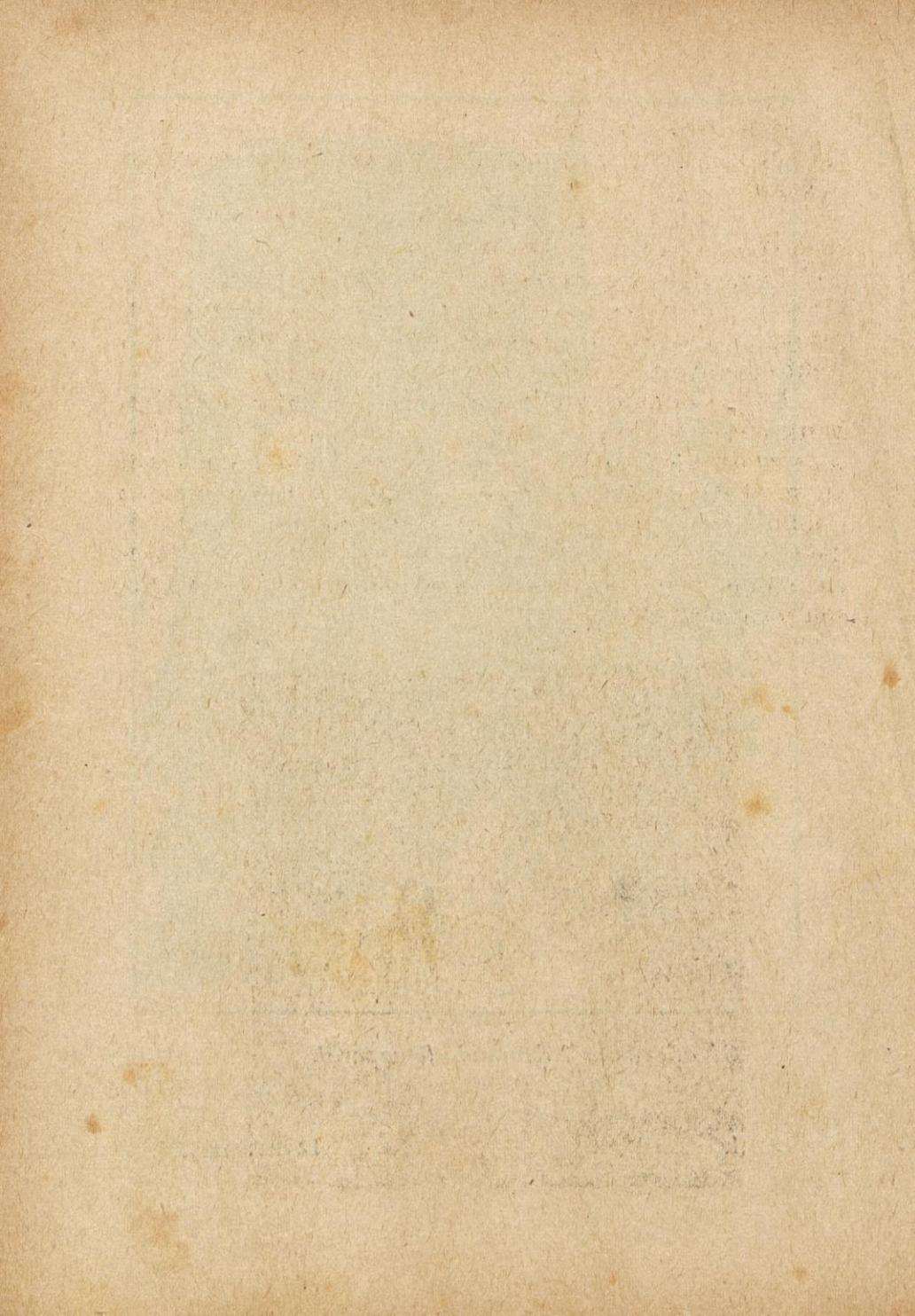
Alfred Dreyfus se jeta sur les journaux et se mit à les parcourir avidement.

Finalement, il avait quelque chose à lire !... Il allait pouvoir occuper son esprit, trouver une diversion à ses tristes pensées !



— Où allez-vous ? demanda le caporal.

(Page 1566).

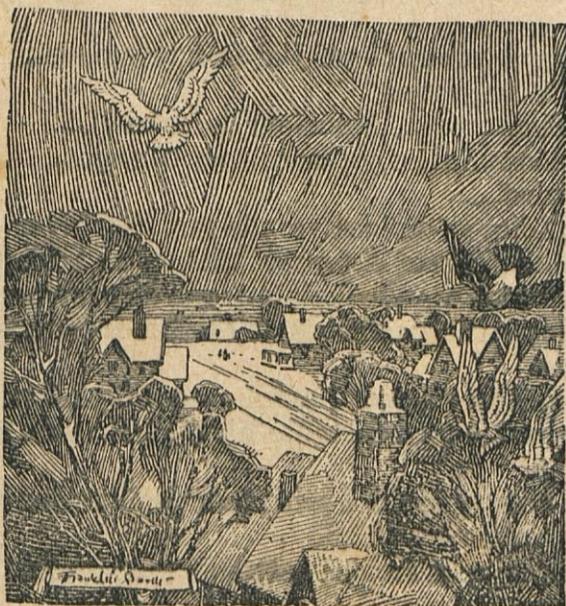


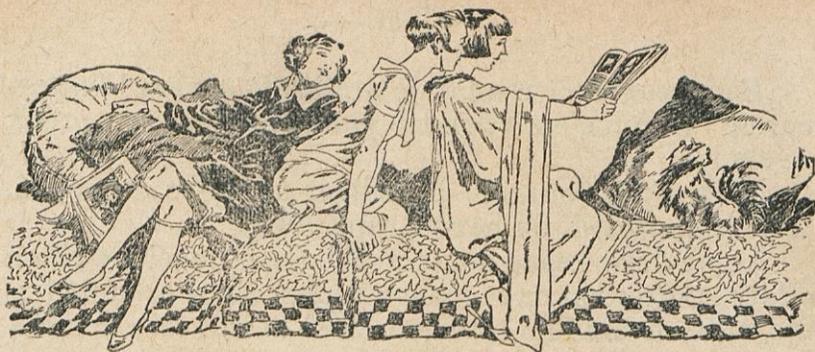
Son cœur était rempli de gratitude envers l'inspecteur de l'île qui s'était montré vraiment bon et généreux envers lui.

Il lui avait conseillé de rédiger un autre recours.... Cela comportait-il un nouvel espoir ?

Lucie devait sans doute avoir obtenu quelque chose à Paris, puisqu'on ne se montrait plus d'une cruauté impitoyable envers lui. Quelque chose devait être arrivé... Peut-être avait-on découvert le vrai coupable !

Le prisonnier se mit à regarder les dates des journaux qu'on lui avait remis et il constata qu'ils étaient tous vieux d'au moins deux mois. Ils ne contenaient rien au sujet de son procès qui était à peu près tombé dans l'oubli à ce moment-là, mais ils constituaient quand même une sorte de trait d'union entre lui et le monde extérieur dont il n'avait pas eu la moindre nouvelle depuis son incarcération.





CHAPITRE CCXXXI.

TUNIS.

Le cuirassé « Liberté » était arrivé à Tunis. Les officiers, les soldats et les marins qui étaient à bord étaient descendus à terre.

Le colonel Picquart s'était rendu à l'hôtel « Tunisia Palace ».

— L'appartement que j'ai fait retenir est-il prêt ? demanda-t'il au gérant.

— Certainement, Monsieur le colonel.....

— Alors, faites y porter mes bagages..... Je monterai plus tard.....

Et l'officier se dirigea vers le jardin d'hiver de l'hôtel. Un public élégant entourait les petites tables rondes et presque tout le monde était en train de prendre le café, servi par des indigènes vêtus de costumes somptueux et pittoresques.

Il y avait beaucoup d'officiers que le colonel salua en se dirigeant vers une table libre qu'il avait aperçue dans un coin.

Mais à peine y avait-il pris place que l'un des officiers se leva et s'approcha de lui.

— Voulez-vous me permettre de vous inviter à pren-

dre place à notre, table mon colonel ? proposa-t-il aimablement.

Picquart accepta volontiers et vint s'asseoir auprès des autres officiers.

— Vous pouvez vous imaginer combien nous avons plaisir à accueillir parmi nous les collègues qui viennent de notre cher Paris... Que se passe-t-il de neuf là-bas ?

— Bien des choses, mais ce qui se passe n'est pas très encourageant....

— Vous appartenez à l'Etat-Major, n'est-ce pas ?

— En effet.....

— Alors, vous devez avoir des nouvelles intéressantes.....

— C'est sans doute à l'affaire Esterhazy que vous faites allusion ?

— Evidemment.....

— Je crois que vous faites erreur, parce que le colonel Esterhazy n'appartient pas réellement à l'Etat-Major, quoi qu'il en fréquente assidûment les bureaux où il semble toujours avoir quelque chose de très important à faire.....

Les officiers se regardèrent avec un air étonné.

— Il a été arrêté, n'est-ce pas ? demanda l'un d'eux.

— Oui, mais il a été remis en liberté presque tout de suite.

— On a donc reconnu qu'il était innocent ?

Picquart sourit sans répondre. Mais à une table voisine, où il y avait aussi des officiers, un capitaine s'exclama soudain :

— Heureusement !... Autrement l'on aurait risqué d'avoir un nouveau scandale comme celui de l'affaire Dreyfus !

— L'affaire Esterhazy ne serait pas une répétition de l'affaire Dreyfus, mais simplement la continuation de cette affaire... répondit Picquart.

— Vous croyez ?

— J'en suis convaincu.....

Les officiers se regardèrent les uns les autres. Ils devinaient déjà que le colonel Picquart ne devait pas être en très bon accord avec le haut commandement militaire de Paris et ils se disaient que ce devait être pour cela qu'on l'avait envoyé à Tunis.

— Etes-vous ici pour longtemps, colonel ? s'enquit un de ses messieurs.

— Cela dépendra de l'Etat-Major.....

Le capitaine qui était assis à la table voisine reprit :

La vie n'est pas désagréable à Tunis, sauf quand il fait excessivement chaud... En tout cas, ce ne sont pas les amusements qui manquent. Il y en a à peu près autant qu'à Paris... Est-ce que vous êtes chasseur ?

— Certainement, répondit Picquart.

— Tant mieux pour vous... De cette façon, quand vous aurez quelques jours de congé, vous pourrez vous rendre dans le Sud, aux abords du désert où l'on peut encore faire de très belles chasses au lion... C'est la plus passionnante qui existe... Mais c'est assez dangereux... Il y a quelques années j'ai souffert pendant plus de six mois d'un coup de griffe que j'ai reçu d'une lionne qui cherchait à défendre ses petits... Heureusement pour moi, je suis quand même parvenu à la tuer...

— Et vous avez pris les petits ?

— Certainement... Je les ai envoyés au Jardin des Plantes.....

Picquart répondit qu'il aurait bien voulu prendre part à une chasse au lion lui aussi. Finalement, il quitta les autres officiers après leur avoir promis de les rencontrer plus tard au casino.

Une heure plus tard, il sortait de l'hôtel et prenait une voiture pour se rendre chez le commandant de la garnison ; ce dernier était un vieux général qui le reçut

avec une grande affabilité et lui dit :

— Je sais déjà de quoi il s'agit, colonel Picquart...
Asseyez-vous un moment et causons un peu...

Le colonel prit place dans le fauteuil que son supérieur lui désignait.

— Donc, reprit le général avec un air bienveillant, vous avez été transféré ici par mesure disciplinaire, n'est-ce pas ?... A cause d'une indiscrétion, à ce qu'il paraît ?

Picquart aurait voulu se justifier, mais le général ne lui en laissa pas le temps.

— Il n'est pas nécessaire que vous vous défendiez, fit-il. Vous avez fait ce que j'aurais probablement fait moi-même si j'avais été à votre place.....

— Vous êtes donc convaincu.....

— Je suis convaincu de ce que la justice a été étouffée et qu'elle est constamment étouffée en ce qui concerne l'affaire Dreyfus... L'on a peur que cette affaire soulève un nouveau scandale.....

Picquart regardait son supérieur avec un grand étonnement ; jamais il ne se serait attendu à trouver à Tunis un général qui serait de la même opinion que lui.

— Mais laissons de côté ce sujet plutôt scabreux, reprit le général et réjouissez-vous de ce que l'on vous ait éloigné de Paris pour quelques temps... Vous ne serez pas mal du tout ici et vous ne tarderez pas à oublier que vous êtes en punition... Quand à moi, je ne sais pas comment me comporter parce que nous n'avons pas d'Etat-Major à Tunis... Je ne peux donc faire autrement que de vous laisser entièrement libre d'employer votre temps comme bon vous semblera.....

— Je vous remercie, mon général, mais je préférerais avoir quelque chose à faire.....

— Ne vous inquiétez pas de cela... Vous trouverez bien à vous occuper d'une manière ou d'une autre...

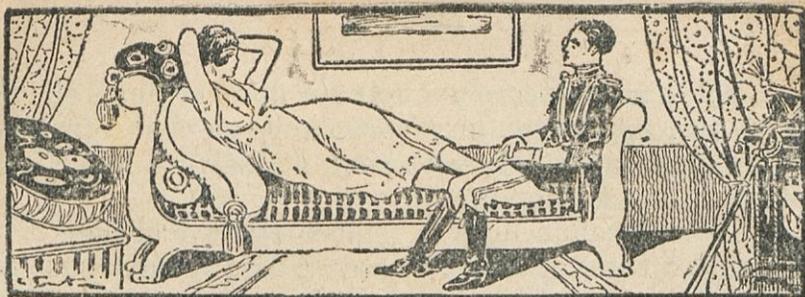


Le colonel Picquart retournait vers son hôtel et il parcourait l'avenue J.-Ferry, large de soixante mètres avec une double rangée de magnifiques palmiers, quand il aperçut une dame qui se promenait en compagnie d'un monsieur et qu'il crût reconnaître.

Il se mit à la regarder avec plus d'attention et il se convainquit bientôt de ce qu'elle n'était autre qu'Amy Nabot.

— Voilà qui est curieux ! se dit le colonel. Que peut-elle bien être venue faire ici ?





CHAPITRE CCXXXII.

LENI RŒDER A TANGER.

Épuisée par la chaleur accablante, Leni Rœder s'était laissée tomber sur un banc.

Elle ne pouvait plus se tenir debout et elle se serait peut-être évanouie si la crainte d'être découverte par la police ne lui avait donné une énergie surhumaine.

Elle était tourmentée par la faim et par la soif, mais elle n'osait pas entrer dans un restaurant de crainte d'être découverte.

Elle s'apercevait, en outre, de ce que les passants la regardaient avec curiosité et elle comprit que c'était à cause de ses cheveux coupés très courts qui la faisaient ressembler à un garçon. Elle se leva de nouveau et entra dans un magasin pour acheter un foulard qu'elle voulait se nouer autour de la tête, ce qui lui permettrait également de cacher une partie de son visage afin qu'il soit moins facile de la reconnaître. Naturellement, le marchand, qui s'était aperçu tout de suite de son air éperdu, en profita pour lui demander un prix exorbitant ; mais la jeune fille payait sans discuter.

Puis elle recommença de marcher au hasard le long des rues, inquiète, nerveuse et se demandant ce qu'elle allait faire.

Elle s'assit encore une fois sur un banc, mais elle ne put y rester, parce qu'un jeune homme un peu trop audacieux était immédiatement venu s'asseoir à côté d'elle et s'était mis à l'importuner.

Le soir commençait à tomber et les magasins fermaient l'un après l'autre. Il y avait déjà beaucoup moins d'animation dans les rues que pendant la journée. Leni regardait les jeunes légionnaires qui se promenaient avec de jeunes femmes et son cœur se serrait en pensant à son fiancé qui était au loin et qu'elle aurait tant voulu rejoindre.

Elle s'était certainement engagée dans une folle aventure, mais maintenant, il était trop tard pour s'en repentir.

Elle venait de s'engager dans une petite rue assez mal éclairée quand elle s'entendit appeler.

Se retournant brusquement, elle vit une dame fort élégante qui se dirigeait vers elle.

— Où vas-tu, ma belle ? lui demanda cette personne. Il y a déjà un moment que je te suis et il me semble que tu es perdue.....

Ce disant, la dame, qui était déjà assez âgée, passa familièrement son bras autour de la taille de Leni qui, heureuse de rencontrer enfin une personne qui paraissait vouloir s'intéresser à elle, sourit aimablement et répondit :

— Oui, Madame... Je suis étrangère et je ne connais pas la ville... Je ne sais vraiment pas où aller...

— Eh bien, viens avec moi... J'ai une belle maison... Je te ferai servir un bon repas et je te donnerai une belle chambre pour toi toute seule...

Leni fut fort étonnée de cette offre mais elle l'aurait probablement acceptée si elle ne s'était souvenue tout-à-coup d'une chose que Mme Dreyfus lui avait dite au moment de son départ .

— « Rappelez-vous surtout qu'il faut toujours vous méfier des gens que vous ne connaissez pas » !

Puis elle lui avait parlé des dangers de toute espèce que peut courir dans une grande ville une jolie jeune fille sans expérience.

Maintenant que ce sage conseil de Lucie Dreyfus lui était revenu à la mémoire, elle commençait à éprouver une vive méfiance à l'égard de cette dame si obligeante.

— Non, répondit-elle finalement. Je vous remercie infiniment, mais je ne puis accepter.....

Et, sans attendre un instant de plus, elle s'enfuit au plus vite.....

Elle avait très bien compris le danger qui la menaçait. Mieux aurait valu mourir que de finir d'une façon aussi abominable !

Elle se mit de nouveau à marcher à travers les rues mais elle se sentait tellement fatiguée qu'elle avait de la peine à mettre un pied devant l'autre.

Finalement, elle se sentit tellement mal qu'elle se crût sur le point de perdre connaissance. Encore une fois elle se laissa tomber sur un banc et ferma les yeux.

Tout-à-coup, elle entendit un grand bruit.

Ouvrant les yeux, elle se vit entourée d'un groupe de légionnaires ivres qui s'étaient approchés tout près d'elle de façon à ce qu'il lui aurait été impossible de fuir.

Ils se mirent à lui adresser des propos vulgaires en riant stupidement.

L'un d'eux la saisit par le bras ; l'autre tenta de l'embrasser ; un troisième la saisit par taille.

Leni cherchait à se défendre de son mieux et elle criait comme une folle. Mais les soldats étaient trop ivres pour se rendre compte de ce qu'ils faisaient et, malgré ses cris, ils ne voulaient pas la laisser tranquille.

La pauvre Leni pleurait de colère et de dépit et elle faisait de vains efforts pour se délivrer.

— Viens avec nous ! lui disaient les légionnaires, Viens !... Nous allons bien nous amuser !

— Non !... Non !... Au secours ! A l'aide !

Saisissant la malheureuse jeune fille par les épaules, les misérables l'avaient obligée à se lever.

Mais soudain on entendit une voix impérieuse qui criait :

— Que faites-vous, canailles ?... Laissez aller cette jeune fille !

Les soldats lachèrent immédiatement Leni et se mirent au garde-à-vous devant leur supérieur.

C'était un capitaine qui prit note de leurs noms en leur disant qu'ils iraient en prison le lendemain.

En un instant, les fumées de l'alcool s'étaient évaporées et ils étaient devenus humbles et dociles comme des chiens battus.

Leni en avait profité pour fuir sans se faire remarquer.

Quand elle se fut un peu éloignée, elle s'arrêta et respira profondément, remerciant le ciel de l'avoir sauvée de ce péril.

Tout-à-coup, elle vit venir vers elle un vieillard vêtu d'une longue lévite noire.

Elle courut à sa rencontre, les bras étendus en avant et criant de toute sa voix :

— Au secours !.. Monsieur !.. Venez-moi en aide !..

Stupéfait, le monsieur se mit à la regarder avec un air perplexe.

— Que vous est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Je suis désespérée... Aidez-moi... Au nom de la miséricorde divine, venez à mon secours ou je suis perdue.

Le monsieur, qui était un missionnaire protestant, prit la main de Leni et lui dit sur un ton paternel :

— Calmez-vous, mon enfant... Montez dans ma voiture et venez chez moi... Ma femme sera très contente de vous donner l'hospitalité.

Leni monta dans la voiture qui venait de s'avancer et, quelques minutes plus tard, le véhicule s'arrêta devant la maison du missionnaire.

CHAPITRE CCXXXIII.

UNE NOUVELLE VIE.

Le destin avait finalement eu pitié de la pauvre petite Leni.

Le missionnaire Guillaume Helmer l'avait présentée à sa femme qui l'avait accueillie avec une extrême affabilité.

— Racontez-moi votre histoire, Mademoiselle, lui dit-elle pendant le dîner. Comment se fait-il que vous vous trouviez seule dans ce pays ?

Leni hésitait à répondre ; elle demeura quelques instants silencieuse, mais, encouragée par le regard bienveillant de la bonne dame, elle se décida enfin à parler et elle se mit à narrer sa triste odyssée.

Le missionnaire et son épouse la regardaient avec étonnement et ils éprouvaient tous deux un sentiment de profonde compassion pour cette jeune fille sans expérience qui, obéissant à la seule impulsion de son cœur, s'était lancée à corps perdu dans une aussi terrible aventure.

— J'irai voir le consul et je lui parlerai de vous, dit Guillaume Helmer, — il se chargera certainement de vous faire retourner chez vous.....

— Je ne veux pas retourner chez moi ! s'exclama Leni avec véhémence. Mon père est trop sévère avec moi et, pour rien au monde, je ne voudrais renoncer à mon fiancé..... Ayez pitié de moi et aidez-moi à trouver un moyen d'aller le rejoindre !

Helmer sourit.

— Si vous voulez, vous pouvez rester ici, fit-il. — nous avons toujours besoin de personnes intelligentes et de bonne volonté.....

— Je suis toujours prête à travailler et je travaillerai avec joie.....

— Vous pourriez travailler ici, mais je sais que vous avez un autre but en vue et que vous désirez aller à la Guyane pour rejoindre votre fiancé.

— Pourrais-je aller là-bas en qualité de missionnaire ?

— Ce serait sans doute la meilleure voie que vous puissiez suivre.....

Leni était tout émue de la nouvelle espérance qui venait de surgir dans son cœur et, les mains jointes en un geste de prière, elle supplia le missionnaire de l'aider. C'est certainement la Providence qui a fait que je vous ai rencontré !

— Venez à mon secours, Monsieur ! implora-t-elle, toute émue. C'est Dieu qui a mis cette jeune fille sur notre chemin afin que nous fassions tout notre possible pour lui venir en aide et lui faciliter le moyen d'aller rejoindre celui qu'elle aime et de qui elle est séparée depuis si longtemps.....

Guillaume Helmer se mit à marcher à travers la pièce avec un air pensif.

— Mon devoir est de venir en aide à tous ceux qui scuffrent, dit-il enfin. Et je serais bien heureux de pouvoir aider cette demoiselle qu'un destin adverse, joint à son inexpérience de la vie, a jeté dans une situation aussi critique... Mais.....

— Oh !... Il ne devait pas y avoir de difficultés ! sanglota Leni avec un air ingénu. Ne m'abandonnez pas et faites tout votre possible pour que je puisse aller à la Guyane... L'espérance que vous avez fait naître en mon cœur est trop grande et trop belle pour que je puisse y renoncer.

Le missionnaire fixa un regard rempli de pitié sur la jeune fille qui était toute tremblante et qui avait levé ses mains vers lui en un geste suppliant.

— Certainement, mon enfant, lui dit-il. Je suis prêt à faire tout ce qui me sera possible, mais, dans la pratique, les choses sont souvent beaucoup plus difficiles qu'en théorie... Les femmes ne peuvent être acceptées en qualité de missionnaires que si elle ont été instruites dans cette profession, et cela n'est pas aussi facile qu'il pourrait paraître à première vue..... Je suis convaincu de ce que vous vous acquitteriez très consciencieusement de vos devoirs, mais cela ne suffit pas..... Il serait indispensable que vous fassiez, au préalable, une période d'instruction.

— Et, ne pourrais-je pas m'instruire ici, à Tanger, avant de partir ?

Mme Helmer, qui écoutait attentivement et qui éprouvait une vive sympathie pour Leni, intervint dans le dialogue, s'exclamant avec vivacité :

— Voilà une excellente idée !... Nous pourrions très bien la préparer ici, à la nouvelle mission et je suis sûre que notre aide et nos efforts ne seront pas vains, parce qu'elle s'appliquera avec énergie à devenir une excellente missionnaire !

Le visage de Leni s'était éclairé de joie et d'espoir.

— Oh !... J'étudierai ! s'écria-t-elle. J'étudierai de toutes mes forces, avec toute l'ardeur dont je suis capable..... J'étudierai jour et nuit s'il le faut... Je m'appliquerai de mon mieux et vous verrez que vous serez contents de moi !... Aucun travail ne me paraîtra trop fati-

quant, parce que je ne cesserai de penser à mon fiancé qui m'attend.....

Mais soudain elle s'interrompt en voyant l'expression préoccupée du visage du missionnaire qui paraissait réfléchir profondément.

Leni sentit son cœur se serrer et elle fixa sur Monsieur Helmer un regard interrogateur et plein d'anxiété.

— Oui, Mademoiselle Røeder, dit le missionnaire, — je serais très content si vous pouviez devenir une de nos missionnaires et j'assumerai avec joie le devoir de vous instruire pour vous envoyer à la Guyane mais, il faudrait pour cela que vous puissiez présenter des papiers en règle.....

A ces mots, la jeune fille pâlit.

— Hélas ! fit-elle. Je n'ai pas de papiers du tout !

— Je m'en doutais, parce que vous m'avez dit que vous vous étiez enfuie de votre maison, mais dans ce cas, toute notre bonne volonté serait vaine car il vous serait impossible d'entrer à la mission sans avoir de papiers en règle... Vous devez comprendre vous-même que cela est une condition sur laquelle l'on ne saurait transiger.

Le missionnaire demeura un instant silencieux et se remit à marcher à travers la pièce. Puis il s'arrêta et s'exclama :

— Le seul moyen serait de nous adresser à Monsieur votre père en le priant de nous procurer les papiers nécessaires.....

— Oh, non !... Pour rien au monde je ne voudrais écrire à mon père ! s'écria la malheureuse jeune fille.

— Il ne sera pas nécessaire que vous lui écriviez. Je lui écrirai moi-même et je saurai bien trouver les mots pour le convaincre et l'amener à vous pardonner... Sans doute se repentira-t-il de s'être montré exagérément sévère envers vous et d'avoir voulu contraindre à épouser un homme que vous n'aimiez pas. J'espère bien réussir à le persuader de nous envoyer les papiers nécessaires.